

MAUPASSANT ET LES POUVOIRS DU PORTRAIT

Bibliographie.

Corpus: il existe de nombreuses éditions de poche des récits de Maupassant. L' édition de référence des *Contes et nouvelles* de Maupassant (2 vol.), ainsi que des *Romans* (1 vol.) est celle de Louis Forestier, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard; pour les *Chroniques*, on se reportera à celle d'Hubert Juin, 10/18, UGE; (3 vol.), pour la *Correspondance*, voir l'édition de Jacques Suffel, Le Cercle du bibliophile, (3 vol.).

On peut trouver l'intégrale de l'oeuvre de Maupassant, correspondance comprise, sur le site internet de Thierry Selva, « Maupassant par les textes »: <http://maupassant.free.fr>

Quelques études en relation avec le portrait chez Maupassant:

- Bailbé, Josep-Marc: *L'Artiste chez Maupassant*, Minard, « Archives des lettres modernes », n°259, 1993.
- Bury, Mariane: *La Poétique de Maupassant*, Sedes, 1994.
- Forestier, Louis: « Guy de Maupassant et le Salon de 1886 », *Flaubert et Maupassant écrivains normands*, PUF, 1981, p.111-125
- Kheyar Stibler, Lola: « L'écriture du portrait », *Lectures de Maupassant*, Sylvie Thorel dir., Presses universitaires de Rennes, 2011, p.197-207.
- Leclerc, Yvan: « Portraits de Flaubert et Maupassant en photophobes », *L'Imaginaire photographique, Romantisme*, n°105, 1999, p.95-106.
- Pierrot, Jean: « Le portrait et le miroir: identité et différence dans les romans de Maupassant », *Maupassant, RHLF*, n°75, sept-oct. 1994, p.774-785.

I. Vogue et diffusion du portrait.

1. « Galanterie sacrée », *Gil Blas*, 17 novembre 1881 (*Chro.*, t.1, p. 327-328):

Toute fillette ayant reçu une éducation soignée a pris des leçons de dessin. On fait le portrait du père. C'est d'abord un modeste crayon, un essai. Mais il se prête si complaisamment à poser ! Il est si bien, si beau en sa longue robe tombante !

On en fera par la suite, allez, des portraits de lui, à la douzaine, à la centaine. Elles en feront toutes, toutes celles qui auront le bonheur de manier le fusain, le pinceau, le crayon, l'ébauchoir. Et toujours, avec la même complaisance il posera, patient, majestueux, superbe, dans les salons, les boudoirs, les ateliers ! Il posera tous les jours, chez dix pénitentes diverses, gardant le secret de cette multiplication de son image, suivant ses moyens obscurs, livrant sa tête, sa tête reproduite de toutes les façons, pour accomplir les voies de Dieu.

Il ne fait encore que débiter, mais il débute en maître. Pour aider l'artiste, il lui donne sa photographie. Une d'abord, puis deux, puis trois, puis dix. C'est une invraisemblable orgie de collodion répandu, une débauche de clichés. Le voici debout, assis, de face, de profil, de trois quarts ; et toujours avec son air inspiré, son air d'apôtre, avec la grande robe blanche et le camail noir ! Songez donc qu'il lui faut autant de poses qu'il y a de portraits commencés ; mais il est habile, généreux, il donne à chacune toutes les épreuves qu'on a tirées de lui.

2. « Madame Pasca », *Le Gaulois*, 19 déc. 1880 (*Chro.*, t.1, p. 119-120):

Une grande toile attirait l'œil. C'était une femme d'une haute allure et d'une beauté grave,

debout, dans une robe blanche toute simple, bordée de fourrure sombre. Elle avait le front saillant et puissant, la bouche volontaire, un œil de charbon noir, le teint d'une blancheur mate, une taille parfaite et des cheveux épais, des cheveux dont la noirceur semblait luisante, et dont une boucle enroulée dessinait un serpent sur la tempe droite. Enfermée dans son cadre, elle semblait considérer le public d'un air tranquille et superbe.

Quand on la considérait longtemps sa physionomie paraissait s'animer, et on découvrait en elle d'autres choses.

Son regard, dur au premier aspect, prenait un charme pénétrant, un charme noir. L'énergie du front et de la bouche s'atténuait, et dans l'ensemble de sa personne on sentait une nature violente mais tendre, vibrante, une passionnelle.

Quand on cherchait bien comment quelque douceur pouvait s'allier avec cette figure imposante, on en découvrait la cause, c'était le bras : la manche, ouverte jusqu'à l'épaule, laissait passer en son entier un bras nu charmant, un vrai bras d'amoureuse et de grande dame, adorable de forme et de ton, gras à point, exquis.

Toute la toile magistrale, la plus magistrale d'un grand peintre tenait le public arrêté, admirant et ravi. [...]

Son salon est toujours encombré de fleurs et garni de bibelots. Elle, sérieuse, regarde en face et cause de sa voix mordante ; tandis qu'au mur, si vous vous tournez un peu, une autre Mme Pasca, grave et debout, immobile sur la vaste toile, mais toute pareille à sa voisine, couvre aussi de son œil noir le visiteur, qui ne peut détourner les yeux de l'une que pour les porter sur l'autre.

Bientôt il ne sait plus laquelle des deux lui parle, il répond au portrait tout en regardant l'original, et comprend qu'avec un pareil modèle M. Bonnat ne pouvait faire qu'un chef-d'œuvre.

3. *Fort comme la mort*, première partie, IV (R, p. 912):

La comtesse, au courant de toutes les choses de la peinture et préoccupée comme un exposant, demanda :

« Que dit-on ?

- Beau salon. Le Bonnat remarquable, deux excellents Carolus Duran, un Puvis de Chavannes admirable, un Roll très étonnant, très neuf, un Gervex exquis, et beaucoup d'autres, des Béraud, des Cazin, des Duez, des tas de bonnes choses enfin.

- Et vous, dit-elle.

- On me fait des compliments, mais je ne suis pas content. »

[...]

Quand ils arrivèrent devant le tableau - deux petites paysannes prenant un bain dans un ruisseau - un groupe arrêté l'admirait. Elle en fut joyeuse, et tout bas :

« Mais il est délicieux, c'est un bijou. Vous n'avez rien fait de mieux. »

Il se serrait contre elle, l'aimait, reconnaissant de chaque mot qui calmait une souffrance, pensait une plaie. Et des raisonnements rapides lui couraient dans l'esprit pour le convaincre qu'elle avait raison, qu'elle devait voir juste avec ses yeux intelligents de Parisienne. Il oubliait, pour rassurer ses craintes, que depuis douze ans il lui reprochait justement d'admirer trop les mièvreries, les délicatesses élégantes, les sentiments exprimés, les nuances bâtardes de la mode, et jamais l'art, l'art seul, l'art dégagé des idées, des tendances et des préjugés mondains.

4. « Les Juges », *Gil Blas*, 7 juillet 1885, (*Chro.*, t.3, p.194-195):

Le sujet, en effet, ne signifie rien. Que de portraits sont des merveilles, vilains portraits de vieilles gens faits par les artistes réalistes flamands, portraits de bourgeois communs, portraits qui feraient rire si on ne regardait que l'expression de la figure représentée et qui remuent en nous quelque chose d'inconnu, qui éveillent un sentiment d'admiration mystérieuse et profonde parce qu'ils sont l'expression complète d'un art et non l'expression d'une tête.

[...]Car le beau artistique diffère absolument de ce que nous jugeons conventionnellement

beau ou laid dans la vie ordinaire.

Il ne faut pas confondre la sensation directe qu'un objet quelconque produit sur nos sens avec la sensation complète que nous donne un art représentant et interprétant cet objet. La chose la plus affreuse et la plus répugnante peut devenir admirable sous le pinceau ou sous la plume d'un grand artiste.

5. « Gustave Flaubert », *La République des lettres*, 22 octobre 1876, (*Chro.*, t.1, p. 23):

Les journalistes ne connaissent pas sa figure.

Il trouve que c'est assez de livrer ses écrits au public et il a toujours tenu sa personne bien loin des popularités, dédaignant la publicité bruyante des feuilles répandues, les réclames officieuses et les exhibitions de photographies aux vitrines des marchands de tabac, à côté d'un criminel fameux, d'un prince quelconque et d'une fille célèbre.

6. Lettre à Henri Toussaint, 17 mars 1890, (*Corr.*, n° 601):

Je me suis décidé, depuis longtemps déjà, à ne laisser publier ni mon portrait ni renseignements biographiques, estimant que la vie privée d'un homme et sa figure n'appartiennent pas au public.

J'ai même interdit aux photographes qui ont fait les dernières photographies de moi de les laisser vendre par les marchands.

7. Lettre à Maître Jacob, 30 mai 1890, (*Corr.*, n° 620):

Voici ce que je viens d'écrire à M. Charpentier:

« J'ai passé chez vous mardi dernier, en venant d'apprendre qu'un peintre ignoré de moi s'était permis, sans que j'aie été consulté ni prévenu, de faire mon portrait à l'eau-forte et de l'exposer au Salon, portrait publié par vous dans les *Soirées de Médan*. Vous n'ignorez point que, depuis longtemps déjà, je me refuse absolument à laisser exécuter, exposer ou vendre aucun portrait et aucune photographie de moi.

J'ai refusé cette autorisation à MM. Nadar, Havard, Paul Marsan, venu pour le *Monde Illustré*. Je l'ai refusée de plus à dix journaux, à *L'Illustration*, etc. »

8. Lettre à Emile Straus, 20 juin 1890, (*Corr.*, n°628):

Puis ces portraits, eaux-fortes etc. - sont devenus une scie. J'ai fini par être exaspéré par leur vue dans les vitrines ou les kiosques des journaux illustrés, et je me suis refusé, depuis deux ans environ, aux reproductions, exhibitions ou ventes de mon visage, excepté pour les œuvres exécutées déjà, et publiées, car je n'attache à cette question, bien entendu, qu'une importance relative. Les portraituristes m'assomment et mon portrait exposé m'agace.

II. Présence infinie et mystère du portrait.

9. « Un portrait », 29 octobre 1888, repris dans *L'Inutile beauté*, 1890, (*CN*, t.2, p. 1053-1054):

C'était un portrait de moyenne grandeur, montrant la tête et le haut du corps, et les mains qui tenaient un livre. Elle était jeune, nu-tête, coiffée de bandeaux plats, souriant un peu tristement. Est-ce parce qu'elle avait la tête nue, ou bien par l'impression de son allure si naturelle, mais jamais portrait de femme ne me parut être chez lui autant que celui-là, dans ce logis. Presque tous ceux que je connais sont en représentation, soit que la dame ait des vêtements d'apparat, une coiffure seyante, un air de bien savoir qu'elle pose devant le peintre d'abord, et ensuite devant tous ceux qui la regarderont, soit qu'elle ait pris une attitude abandonnée dans un négligé bien choisi.

Les unes sont debout, majestueuses, en pleine beauté, avec un air de hauteur qu'elles n'ont pas dû garder longtemps dans l'ordinaire de la vie. D'autres minaudent, dans l'immobilité de la toile ; et toutes ont un rien, une fleur ou un bijou, un pli de robe ou de lèvres qu'on sent posé par le peintre, pour l'effet. Qu'elles portent un chapeau, une dentelle sur la tête, ou leurs cheveux seulement, on

devine en elles quelque chose qui n'est point tout à fait naturel. Quoi ? On l'ignore, puisqu'on ne les a pas connues, mais on le sent. Elles semblent en visite quelque part, chez des gens à qui elles veulent plaire, à qui elles veulent se montrer avec tout leur avantage ; et elles ont étudié leur attitude, tantôt modeste, tantôt hautaine.

Que dire de celle-là ? Elle était chez elle, et seule. Oui, elle était seule, car elle souriait comme on sourit quand on pense solitairement à quelque chose de triste et de doux, et non comme on sourit quand on est regardée. Elle était tellement seule, et chez elle, qu'elle faisait le vide en tout ce grand appartement, le vide absolu. Elle l'habitait, l'emplissait, l'animait seule ; il y pouvait entrer beaucoup de monde, et tout ce monde pouvait parler, rire, même chanter ; elle y serait toujours seule, avec un sourire solitaire, et, seule, elle le rendrait vivant, de son regard de portrait.

Il était unique aussi, ce regard. Il tombait sur moi tout droit, caressant et fixe, sans me voir. Tous les portraits savent qu'ils sont contemplés, et ils répondent avec les yeux, avec des yeux qui voient, qui pensent, qui nous suivent, sans nous quitter, depuis notre entrée jusqu'à notre sortie de l'appartement qu'ils habitent.

Celui-là ne me voyait pas, ne voyait rien, bien que son regard fût planté sur moi, tout droit. Je me rappelai le vers surprenant de Baudelaire :

Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait.

Ils m'attiraient, en effet, d'une façon irrésistible, jetaient en moi un trouble étrange, puissant, nouveau, ces yeux peints, qui avaient vécu, ou qui vivaient encore, peut-être. Oh ! quel charme infini et amollissant comme une brise qui passe, séduisant comme un ciel mourant de crépuscule lilas, rose et bleu, et un peu mélancolique comme la nuit qui vient derrière, sortait de ce cadre sombre et de ces yeux impénétrables ! Ces yeux, ces yeux créés par quelques coups de pinceau, cachaient en eux le mystère de ce qui semble être et n'existe pas, de ce qui peut apparaître en un regard de femme, de ce qui fait germer l'amour en nous.

III. Le pouvoir dramatique de la ressemblance: le double, la vieillesse et la mort.

10. « Le Petit », *Le Gaulois*, 19 août 1883, repris dans *Contes du jour et de la nuit*, (CN, t. 1, p.961):
« Regardez-le, regardez-le donc, bête que vous êtes, si ce n'est pas tout le portrait de M. Duretour; mais regardez son nez et ses yeux, les avez-vous comme ça les yeux? et le nez? et les cheveux? les avait-elle comme ça aussi, elle? »

11. « L'Ermite », *Gil Blas*, 26 janvier 1886, repris dans *La Petite Roque*, (CN, t.2, p.689):

Je vis vaguement une pendule sous globe, deux vases de fleurs et deux photographies dont l'une, très ancienne, une de ces épreuves sur verre appelées daguerréotypes. Je me penchai, par hasard, vers ce portrait, et je demeurai interdit, trop surpris pour comprendre... C'était le mien, le premier de mes portraits... que j'avais fait faire autrefois, quand je vivais en étudiant au quartier Latin.

12. « Le Champ d'oliviers », *Le Figaro*, 19-23 février 1890, repris dans *L'Inutile beauté*, (CN, t.2, p. 1187-1188):

Il en tira une photographie, une de ces cartes grandes comme une lettre, qu'on faisait souvent autrefois, jaunie, fatiguée, traînée longtemps partout, chauffée contre la chair de cet homme et ternie par sa chaleur. Alors, l'élevant à côté de sa figure, il demanda :

Et celui-là, le connaissez-vous ?

L'abbé fit deux pas pour mieux voir et demeura pâissant, bouleversé, car c'était son propre portrait, fait pour Elle, à l'époque lointaine de son amour.

13. *Pierre et Jean*, 1888, chapitre V, (R, p. 774-782):

Il se demandait :

« A-t-elle été inquiétée par ma question sur le portrait, ou seulement surprise ? L'a-t-elle égaré ou caché ? Sait-elle où il est, ou bien ne sait-elle pas ? Si elle l'a caché, pourquoi ? »

Et son esprit, suivant toujours la même marche, de déduction en déduction, conclut ceci :

Le portrait, portrait d'ami, portrait d'amant, était resté dans le salon bien en vue, jusqu'au jour où la femme, où la mère s'était aperçue, la première, avant tout le monde, que ce portrait ressemblait à son fils. Sans doute, depuis longtemps, elle épiait cette ressemblance ; puis, l'ayant découverte, l'ayant vu naître et comprenant que chacun pourrait, un jour ou l'autre, l'apercevoir aussi, elle avait enlevé, un soir, la petite peinture redoutable et l'avait cachée, n'osant pas la détruire.

Et Pierre se rappelait fort bien maintenant que cette miniature avait disparu longtemps, longtemps avant leur départ de Paris ! Elle avait disparu, croyait-il, quand la barbe de Jean, se mettant à pousser, l'avait rendu tout à coup pareil au jeune homme blond qui souriait dans le cadre.

Le mouvement du bateau qui partait troubla sa pensée et la dispersa. Alors, s'étant levé, il regarda la mer. [...]

« Dis donc, maman, as-tu retrouvé ce portrait ? »

Elle ouvrit des yeux surpris :

« Quel portrait ? »

- Le portrait de Maréchal.

- Non... c'est-à-dire oui... je ne l'ai pas retrouvé, mais je crois savoir où il est.

« Quoi donc ! » demanda Roland.

Pierre lui dit :

« Un petit portrait de Maréchal qui était autrefois dans notre salon à Paris. J'ai pensé que Jean serait content de le posséder. »

Roland s'écria :

« Mais oui, mais oui, je m'en souviens parfaitement ; je l'ai même vu encore à la fin de l'autre semaine. Ta mère l'avait tiré de son secrétaire en rangeant ses papiers. C'était jeudi ou vendredi. Tu te rappelles bien, Louise ? »

[...]

Pierre comprit, ou crut comprendre sa terreur et son angoisse. Le regard des femmes est perçant, leur esprit agile, et leur pensée soupçonneuse. Quand celle qui allait entrer apercevrait cette miniature inconnue, du premier coup, peut-être, elle découvrirait la ressemblance entre cette figure et celle de Jean. Alors elle saurait et comprendrait tout ! Il eut peur, une peur brusque et horrible que cette honte fût dévoilée, et se retournant, comme la porte s'ouvrait, il prit la petite peinture et la glissa sous la pendule sans que son père et son frère l'eussent vu.

14. *Fort comme la mort*, 1889, Deuxième partie, III, (R, p. 955):

Alors Bertin se leva, prit Annette par la main, l'amena sous le portrait de sa mère, dans le jet de feu du réflecteur, et demanda :

« Est-ce pas stupéfiant ? »

La duchesse fut tellement surprise, qu'elle semblait hors d'elle, et répétait :

« Dieu ! est-ce possible ! Dieu ! est-ce possible ! C'est une ressuscitée ! Dire que je n'avais pas vu ça en entrant ! [...] Oh ! cette Annette, en noir comme ça, mais c'est sa mère revenue sur la terre. Quel miracle ! Sans ce portrait on ne s'en serait pas aperçu ! Votre fille vous ressemble encore beaucoup, en réalité, mais elle ressemble bien plus à cette toile ! »

15. Deuxième partie, V, (R, p. 978-979):

Les idées fixes ont la ténacité rongeuse des maladies incurables. Une fois entrées en une âme, elles la dévorent, ne lui laissent plus la liberté de songer à rien, de s'intéresser à rien, de prendre goût à la

moindre chose. La comtesse, quoi qu'elle fit, chez elle ou ailleurs, seule ou entourée de monde, ne pouvait plus rejeter d'elle cette réflexion qui l'avait saisie en revenant côte à côte avec sa fille : « Etait-il possible qu'Olivier, en les revoyant presque chaque jour, n'eût pas sans cesse à l'esprit l'obsession de les comparer ? »

Certes il devait le faire malgré lui, sans cesse, hanté lui-même par cette ressemblance inoubliable un seul instant, qu'accentuait encore l'imitation naguère cherchée des gestes et de la parole. Chaque fois qu'il entra, elle songeait aussitôt à ce rapprochement, elle le lisait dans son regard, le devinait, et le commentait dans son cœur et dans sa tête. Alors elle était torturée par le besoin de se cacher, de disparaître, de ne plus se montrer à lui près de sa fille.

Elle souffrait d'ailleurs de toutes les façons, ne se sentant plus chez elle dans sa maison. Ce froissement de dépossession qu'elle avait eu, un soir, quand tous les yeux regardaient Annette sous son portrait, continuait, s'accentuait, l'exaspérait parfois.

16. Deuxième partie, V, (R, p. 987-988):

Dans le placard où il la gardait, il alla prendre la copie qu'il avait faite autrefois pour lui du portrait de la comtesse, puis il la posa sur son chevalet, et, s'étant assis en face, la contempla. Il essayait de la revoir, de la retrouver vivante, telle qu'il l'avait aimée jadis. Mais c'était toujours Annette qui surgissait sur la toile. La mère avait disparu, s'était évanouie laissant à sa place cette autre figure qui lui ressemblait étrangement.

17. « Fini », *Le Gaulois*, 27 juillet 1885, repris dans *Le Colporteur*, (CN, t.2, p.516):

La première chose qu'il vit en entrant dans un joli salon fraîchement meublé, ce fut son propre portrait, une vieille photographie déteinte, datant de ses jours triomphants, pendue au mur dans un cadre coquet de soie ancienne.

18. « Julie Romain », *Le Gaulois*, 20 mars 1886, repris dans *La Petite Roque*, (CN, t.2, p. 714):

Sur les murs, trois portraits, celui de l'actrice dans un de ses rôles, celui du poète avec la grande redingote serrée au flanc et la chemise à jabot d'alors, et celui du musicien assis devant un clavecin. Elle, blonde, charmante, mais maniérée à la façon du temps, souriait de sa bouche gracieuse et de son œil bleu ; et la peinture était soignée fine, élégante et sèche. Eux semblaient regarder déjà la prochaine postérité.

Tout cela sentait l'autrefois, les jours finis et les gens disparus.

[...]Elle leva les yeux vers son portrait qui lui souriait, qui souriait à cette vieille, à cette caricature de lui-même; puis elle regarda les deux hommes, le poète dédaigneux et le musicien inspiré qui semblaient se dire : « Que nous veut cette ruine ? »

IV. L'artiste et la femme moderne: essai de psychologie contemporaine.

19. *Notre cœur*, 1890, première partie, I, (R, p. 1039):

Quant à Lamarthe, Gaston de Lamarthe, à qui sa particule avait inoculé quelques prétentions de gentilhomme et de mondain, c'était avant tout un homme de lettres, un impitoyable et terrible homme de lettres. Armé d'un œil qui cueillait les images, les attitudes, les gestes avec une rapidité et une précision d'appareil photographique, et doué d'une pénétration, d'un sens de romancier naturel comme un flair de chien de chasse, il emmagasinait du matin au soir des renseignements professionnels. Avec ces deux sens très simples, une vision nette des formes et une intuition instinctive des dessous, il donnait à ses livres, où n'apparaissait aucune des intentions ordinaires des écrivains psychologues, mais qui avaient l'air de morceaux d'existence humaine arrachés à la réalité, la couleur, le ton, l'aspect, le mouvement de la vie même.

L'apparition de chacun de ses romans soulevait par la société des agitations, des suppositions, des gaietés et des colères, car on croyait toujours y reconnaître des gens en vue à peine couverts d'un

masque déchiré ; et son passage par les salons laissait un sillage d'inquiétudes. Il avait publié d'ailleurs un volume de souvenirs intimes où beaucoup d'hommes et de femmes de sa connaissance avaient été portraituretés, sans intentions nettement malveillantes, mais avec une exactitude et une sévérité telles, qu'ils s'étaient sentis ulcérés.

20. Deuxième partie, VII, (R, p. 1137):

C'était un gros homme d'un âge indéterminable, avec des épaules de paysan, une forte tête aux traits accentués, couverte de cheveux et de barbe grisâtres, un nez puissant, des lèvres charnues, l'air timide et embarrassé. Il portait ses bras un peu loin du corps, avec une sorte de gaucherie, attribuable sans doute aux énormes mains qui sortaient des manches. Elles étaient larges, épaisses, avec des doigts velus et musculeux, des mains d'hercule ou de boucher ; et elles semblaient maladroitement, lentes, gênées d'être là, impossibles à cacher.

Mais la figure était éclairée par des yeux limpides, gris et perçants, d'une vivacité extraordinaire. Eux seuls semblaient vivre en cet homme pesant. Ils regardaient, scrutaient, fouillaient, jetaient partout leur éclair aigu, rapide et mobile, et on sentait qu'une vive et grande intelligence animait ce regard curieux.

21. Première partie, I, (R., p. 1036):

Gaston de Lamarthe avait d'autres idées. En sa qualité de romancier, observateur et psychologue, voué à l'étude des gens du monde, dont il faisait d'ailleurs des portraits ironiques et ressemblants, il prétendait connaître et analyser les femmes avec une pénétration infaillible et unique. Il classait Mme de Burne parmi les détraquées contemporaines dont il avait tracé le type dans son intéressant roman *Une d'Elles*. Le premier, il avait décrit cette race nouvelle de femmes agitées par des nerfs d'hystériques raisonnables, sollicitées par mille envies contradictoires qui n'arrivent même pas à être des désirs, désillusionnées de tout sans avoir goûté à rien par la faute des événements, de l'époque, du temps actuel, du roman moderne, et qui, sans ardeur, sans entraînements, semblent combiner des caprices d'enfants gâtés avec des sécheresses de vieux sceptiques.

22. Première partie, I, (R., p. 1046-1047) :

Alors, son profil se dessinant nettement sur la tenture du salon, Mariolle remarqua la finesse de la taille et la minceur des hanches, sous les épaules larges et la gorge pleine qu'il avait admirées tout à l'heure. Comme la robe claire traînait enroulée derrière elle et semblait allonger sur le tapis un corps sans fin, il pensa crûment : "Tiens ! une sirène. Elle n'a que ce qui promet."

23. Deuxième partie, III, (R., p. 1098):

Il racontait ses impressions, quand le romancier l'interrompit.

- « Est-ce que vous connaissez la baronne de Frémines ?
- Non, de vue seulement, mais on m'a beaucoup parlé d'elle. On la dit fort curieuse.
- L'archiduchesse des détraquées, mais avec une saveur, un bouquet de modernité exquis. Venez que je vous présente. »

Le prenant par le bras, il l'entraîna vers une jeune femme qu'on comparait toujours à une poupée, une pâle et ravissante petite poupée blonde, inventée et créée par le diable lui-même pour la damnation des grands enfants à barbe ! Elle avait des yeux longs, minces, fendus, un peu retroussés, semblait-il, vers les tempes, comme ceux de la race chinoise ; leur regard d'émail bleu glissait entre les paupières qui s'ouvraient rarement tout à fait, de lentes paupières, faites pour voiler, pour retomber sans cesse sur le mystère de cette créature.

Les cheveux, très clairs, luisaient de reflets argentés de soie, et la bouche fine, aux lèvres étroites, semblait dessinée par un miniaturiste, puis creusée par la main légère d'un ciseleur. La voix qui sortait de là avait des vibrations de cristal, et les idées imprévues, mordantes, d'un tour particulier, méchant et drôle, d'un charme destructeur, la séduction corruptrice et froide, la complication

tranquille de cette gamine névrosée, troublaient son entourage de passions et d'agitations violentes. Elle était connue de tout Paris comme la plus extravagante des mondaines du vrai monde, la plus spirituelle aussi ; mais personne ne savait au juste ce qu'elle était, ce qu'elle faisait. Elle dominait en général les hommes avec une puissance irrésistible. Son mari également demeurait une énigme. Affable et grand seigneur, il semblait ne rien voir. Était-il aveugle, indifférent ou complaisant ? Peut-être n'avait-il vraiment autre chose à voir que des excentricités qui, sans doute, l'amusaient lui-même. Toutes les opinions d'ailleurs se donnaient cours sur lui. Des bruits très méchants couraient. On allait jusqu'à insinuer qu'il profitait des vices secrets de sa femme.

24. Deuxième partie, VII, (R., p. 1135-1136):

La porte de la chambre s'ouvrit. Elle parut et vint à lui, la main tendue. Il se maîtrisa et ne laissa rien voir. Ce n'était pas une femme, mais un bouquet vivant, un inimaginable bouquet.

Une ceinture d'oeillets serrait sa taille et descendait autour d'elle jusqu'à ses pieds, en cascades. Autour des bras nus et des épaules courait une guirlande emmêlée de myosotis et de muguets, tandis que trois orchidées féeriques semblaient sortir de sa gorge et caressaient la chair pâle des seins de leur chair rose et rouge de fleurs surnaturelles. Ses cheveux blonds étaient poudrés de violettes d'émail où luisaient de minuscules diamants. D'autres brillants, tremblant sur des épingles d'or, scintillaient comme de l'eau dans la garniture embaumée du corsage.

- J'aurai la migraine, dit-elle, mais tant pis ! ça me va bien.

Elle sentait bon, comme le printemps dans les jardins ; elle était plus fraîche que ses guirlandes. André la regardait, ébloui, et songeant qu'il serait aussi brutalement barbare de la prendre en ses bras en ce moment que de piétiner un parterre épanoui. Leur corps ainsi n'était plus qu'un prétexte à parures, un objet à orner : ce n'était plus un objet à aimer. Elles ressemblaient à des fleurs, elles ressemblaient à des oiseaux, elles ressemblaient à mille autres choses autant qu'à des femmes. Leurs mères, toutes celles des générations passées, employaient l'art coquet pour aider la beauté, mais elles cherchaient d'abord à plaire par la séduction directe de leur corps, par la puissance naturelle de leur grâce, par l'irrésistible attrait que la forme féminine exerce sur le cœur des mâles. Aujourd'hui, la coquetterie était tout, l'artifice était devenu le grand moyen et aussi le but, car elles s'en servaient plutôt même afin d'irriter les yeux des rivales et de fouetter stérilement leur jalousie que pour la conquête des hommes.

25. Troisième partie, III, (R., p. 1174):

Ils sortirent. Elle portait une toilette mauve qui s'harmonisa tout à coup si complètement avec la verdure des arbres et le ciel bleu, qu'elle lui parut stupéfiante comme une apparition, séduisante et jolie d'une façon inattendue et nouvelle. Sa longue taille si souple, son visage si fin et si frais, la petite flambée blonde des cheveux sous un grand chapeau mauve aussi, que nimbaient légèrement une longue plume d'autruche enroulée dessus, ses bras minces, dont les deux mains portaient, en travers devant elle, son ombrelle fermée, et sa démarche un peu droite, hautaine et fière, apportaient dans ce petit jardin paysan quelque chose d'anormal, d'imprévu, d'exotique, la sensation bizarre et savoureuse d'une figure de conte, de rêve, de gravure, de tableau à la Watteau, sortie de l'imagination d'un poète ou d'un peintre pour s'en venir à la campagne, par fantaisie, montrer combien elle était belle.